



# JOURNAL DU CONFINEMENT

N°7 - 27 mars 2020

## STUPIDE JEUDI



Après plusieurs jours d'effort pour dominer le temps, nous sommes parvenus au jour du ravitaillement. L'événement chasse tous les autres. Le monde est soudain effarant de simplicité !

Nous avançons vers l'entrée de l'hypermarché comme des chenilles processionnaires. Nous sommes d'anciens captifs, tous ici, voyageurs anonymes embarqués derrière leurs chariots reliés par un fil invisible. Un mètre, c'est la portion de méridien terrestre qui nous sépare des autres. Notre conscience s'engloutit au fur et à mesure que nous progressons vers l'accès aux victuailles. Une semaine plus tôt à peine, nous étions encore distincts et complémentaires. Dans cette lente déambulation, toute singularité se dissout. L'uniformité a pris toutes nos identités. Nous nous traînons vers des rayons presque vides avec des problèmes de troupeau. En bêtes stupides, la tête basse chacun évite de

regarder les autres. À quoi cela nous sert-il d'avoir lu tant de livres, vu tant d'horizons, fréquenté tant de visages pour se retrouver isolés à un mètre les uns des autres ?

Le troupeau se disperse enfin, il n'a plus de berger. Par moments, nous nous sentons frôlés par des revenants qui ne respectent pas la distance réglementaire. Néanmoins, la vie antérieure émerge et chuchote dans les allées et lorsque nous regagnons nos voitures aux panses bien remplies, c'est avec le sentiment de pouvoir continuer à être, avec l'espoir troublant que nous allons finir par sortir de cette étrange aventure heureux et libérés sinon hérissés et furieux.

Du parking, les gens s'éloignent, rapetissent, puis disparaissent. Sur le chemin du retour, le soleil respandit. Pourtant, nos yeux nous dévoilent une tout autre ville que celle que nous connaissons. Les rues sont désertes, spectrales. Dans ce stupide et étrange jeudi, les bus et les rares automobiles qui passent nous font l'effet de monstres antédiluviens. Comme nous aimerions redevenir d'insoucients piétons qui rêvent en marchant, enfoncer notre regard dans les yeux bleus du ciel ! Mais nous devons rentrer, l'âme trop lourde

pour nous réjouir du printemps. Une fois à la maison, nous retrouvons nos pas comptés, nos gestes enregistrés. Comme des abeilles qui tournent incessamment autour de la même fleur, nous essaierons de faire du miel avec chaque heure qui passe.

L.I.

## L'ENFANT

Les rues et les allées désertes sont parcourues par le vent glacial de l'hiver persistant. Sous le premier rayon de soleil perçant, qui ose troubler ce calme confinement ? Ce sont des rires d'enfants insoucients.

L'enfant, ce bel enfant que l'on console et qu'on isole, ce fugitif désarmant que l'on traque... n'a-t-il plus la liberté de jouer à son gré ?

Dans ce monde devenu aseptisé et où se cloître l'humanité, déciderons-nous de vivre éternellement cachés ? La froideur d'un écran remplacera-t-elle à jamais la chaleur d'une main, la douceur d'un câlin ?

Quand retournerai-je à la maison de la mer faire mes châteaux de sable ?

Quand retrouverai-je mon papé et ma mamé ?

Quand reverrai-je mes petits amis ?

Quand franchirai-je à nouveau les frontières interdites ?

Le jour où ce rêve deviendra ma réalité. *Marie-Amélie H.*



## CORONALPHABET



Ici et là  
le virus est tombé.  
Tout le monde le **sait**  
des milliers **décédés**.  
Nous restons loin d'**eux**,  
personne dans les **nefs**.  
Médecins engagés  
sans **relâche**  
donnent leur **vie**.  
L'État enfin **réagit**  
face aux milliers de **cas**.  
La Nation est chez **elle**.  
Elle soutient et elle **aime**  
les uns dans la **peine**  
et les autres sans **repos**,  
toujours plus **occupés**.  
Certains ont survécu,  
d'autres manquent d'**air**.

Face à la **détresse**  
le plein d'**humanité**.  
On y croit on l'**vu**,  
ensemble **arriver**  
à **Vaincre le Virus**.  
Ce **double V**  
dans les esprits **fixe**  
l'essence même de la **VIE**.  
Ce soir encore,  
l'armée nous **aide**.

Sylvie Turlais

## VERS LA MAUVE

Je me disais bien que cela se terminerai... ce vent et ce froid.  
Avant hier, attestation en poche, on a fait le tour de la ville et des remparts en braves sentinelles. Nous n'avons vu person-

ne, comme la sœur Anne dans le conte de l'affreux ou *Le désert des Tartares*. Toutes les histoires sont déjà écrites mais y plonger ainsi donne un peu le tournis.

On est rentrés gelés : c'est un moyon comme un autre de se réjouir du retour à l'enfermement. On se fait un café, on croque un morceau de chocolat noir et l'on repart derrière nos écrans et nos pages de lecture.

Le prunus a perdu ses fleurs et se camoufle sous une toque de feuilles rouges. Le chat guette le merle et ne fait que le guetter.

Heureusement cet après-midi le soleil nous a conduits sur un petit chemin que nous avions oublié. Nous y avons croisé un ami affairé à planter des bulbes et retourner la terre, tout en bottes et sueur, dans son jardin, une amie affairée à bavarder avec un jardinier des bords de la Mauve. Plus loin nos pas se sont allongés comme s'il y avait urgence à respirer à fond, urgence à s'épuiser. On marche à la queue leu leu. Un pic toque au tronc d'un grand arbre. Le sol est dur. Le chemin s'élève doucement. La route n'est pas loin mais elle reste silencieuse.



Demi-tour au bout d'une demi-heure puisque nous n'avons qu'une permission d'une heure. Pourtant au loin le lacet nous appelle dans un frémissement de branches et de lumières. Nous reviendrons et nous marcherons

encore plus vite pour voir derrière cet arbre, là-bas, ce qui se cache.

Au retour le soleil éblouit un peu mais le chemin se fait docile et nous ne trébuchons pas. La Mauve court plus vite que nous et nous la laissons fuir.

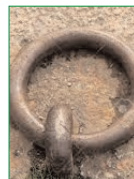
L'amie parle toujours avec le jardinier des bords de Mauve. Nous nous saluons avec chaleur et des flots de courtoisie "Bonne soirée", "Bon courage", "À bientôt", "Merci vous aussi". Pourtant cela n'est pas feint ; on y croit absolument. Un peu plus loin, notre ami s'affaire toujours dans son jardin. Embrassades de salutations à nouveau.

Décidément les mots ont pris de la densité ces derniers temps, les mots et les regards. Même les plus simples, les plus ordinaires se sont faits beaux. Les yeux croisés ne fuient plus, ils se cherchent. Ils disent quelque chose comme "Nous n'avons rien à nous dire, nous ne nous connaissons pas mais quand même c'est bon de se voir".

Sylvie Van Praët

## PALINDRO-RÉBUS

Rébus syllabique à lire à l'envers...



sue - rive - amneau - roc  
cor - eau/na - vire - us